Document généré le 12 oct. 2024 02:15

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Badaud, photo, catho

Chantal Labrie, *L'air des voyages*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 66 p.
Jean-Sébastien Huot, *Chasseur de primes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 62 p.
Hélène Monette, *Le diable est aux vaches*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 108 p.
Paule Doyon, *48 poses*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 56 p.
Jacques Gauthier, *La joie blessée*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 66 p.

Hugues Corriveau

Numéro 68, hiver 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38795ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1992). Compte rendu de [Badaud, photo, catho / Chantal Labrie, *L'air des voyages*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 66 p. / Jean-Sébastien Huot, *Chasseur de primes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 62 p. / Hélène Monette, *Le diable est aux vaches*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 108 p. / Paule Doyon, *48 poses*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 56 p. / Jacques Gauthier, *La joie blessée*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 66 p.] *Lettres québécoises*, (68), 36–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Chantal Labrie, *L'air des voyages*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 66 p., 10 $.
Jean-Sébastien Huot, *Chasseur de primes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 62 p., 10 $.
Hélène Monette, *Le diable est aux vaches*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 108 p., 10 $.
Paule Doyon, *48 poses*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 56 p.,10 $.
Jacques Gauthier, *La joie blessée*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 66 p., 10 $.

Badaud, photo, catho

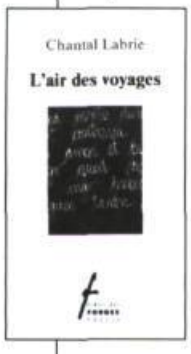
Et s'il fallait que les poètes aient le désir à fleur de nerf.

POÉSIE
Hugues Corriveau

ENTRE L'ÉTONNEMENT DE DÉCOUVRIR une voix nouvelle chez Chantal Labrie, et celui, non moins grave, de retrouver des clichés et des redites chez d'autres poètes, voici quelques réflexions sur une plus ou moins récente production des Écrits des Forges.

Errance ludique

Premier recueil de Chantal Labrie, *L'air des voyages*, s'impose d'emblée par sa qualité intrinsèque, par ce qu'il propose de lumineux, de hauteur dirais-je, comme si nous étions mis tout à coup en présence d'une écrivaine dont la voix cherchait quelque chose du côté d'Anne Hébert, tout en se démarquant par une écriture dont la relative simplicité touche et s'immisce au centre du monde. Que ce soit dans la première partie, dont le titre éponyme donne le ton à l'errance poétique, ou dans «Ariane ou le voyage immobile», seconde partie dans laquelle l'auteure trace toujours, fil à la main, la route du sens, nous pénétrons en un lieu précaire de la quête intime :



Maintenant
la vie a repris la vie les portes leurs places
mais de temps en temps
dans la nuit rugissante
j'ouvre les fenêtres et jette les vieux cantiques
ce qui ne m'appartient pas.
Oui la nuit
est un beau
métier.
(«Le métier d'antiquaire», dans «Ariane ou le trajet immobile», p. 34)

Écrit au passé, sans craindre même d'imposer le passé simple, *L'air des voyages* dérive autour des pensées et des faits, sans préciser ses buts, dirait-on, tant le besoin de pénétrer le monde et en soi se repense par le doute et l'harmonie, par la tendresse et l'émerveillement :

Aussi
je marchai longtemps
dans le secret des choses
en tentant de rendre visible
le pas de l'eau
telle gisante au milieu
de l'automne ou de l'hiver
de l'été ou du printemps
(«La descente aux enfers», dans «L'air des voyages»,p. 21)

Simple en apparence, il faut chercher au-delà de ce que le «secret des choses» nous propose ; et Chantal Labrie, dans un premier recueil convaincant et à mes yeux prometteur d'une œuvre précise et forte, nous ouvre une porte lyrique sur l'envers d'un quotidien parfois trop évident.

Petites provocations

Eh oui, *Chasseur de primes*, un autre recueil de Jean-Sébastien Huot ! Un autre, dis-je, alors qu'il en a à peine écrit un et demi ? C'est que cette parole, aussi efficacement qu'elle souhaite se poser, a des airs de déjà lu, de déjà entendu (chez Vanier entre autres, et je le répète ici une autre fois), ce qui est infiniment dommage parce que le poète a un talent certain, une force parfois remarquable dans la violence des images ou des assonances, dans l'impact des mots tordus et agressifs. Mais voilà, le poète ne semble pas saisir qu'à force de répéter l'œuvre admirée, on risque de se perdre soi-même, de diluer l'essentiel de ce qui personnellement nous impose ce geste insensé d'écrire. Je dirai tout haut : ces textes m' impatientent ! Non pas qu'ils soient mauvais, au contraire, mais parce qu'ils sont le témoignage d'une facilité *automatiste* qui ne cherche que rarement à dépasser le convenu du genre. Ici, la quincaillerie des «bébelles» modernes, des produits domestiques, des *fast foods* en tout genre, des petites révoltes contre la police ou la loi, tout, je vous dis, tout y passe. De telle sorte que le livre tient trop souvent à des pétards mouillés : *«ma poitrine éternue des rainettes / microfilm / 737-1111 / je smog»* (p. 16), *«et je sais que les scalpels froids qui me fouillent les tempes / ne transperceront jamais ma soif de vivre / car j'aime la poutine»* (p. 13). Bien terribles révélations ! Et pourtant, il y a là une telle effervescence, une telle intensité au cœur de l'intention poétique, un tel besoin de cette poésie féroce et crue qu'on reste stupéfait de rencontrer au détour d'une lecture ce qui s'appelle un auteur, une véritable intention, une totale pulsion du poétique. Car ces textes sont convaincants quelque part, très souvent, ou dans l'ensemble peut-être, quand on oublie ce qui est «tannant» dans tout cela ; nous reste alors cette impression profonde que demain une poésie entièrement authentique va surgir de cette bien mince révolte, de ce besoin de heurter. Peut-être en a-t-on la preuve en ces moments terribles et effroyables où les mots touchent si fortement à l'horreur :

des enfants armés
des poignets cryogéniques
jouent aux dards
avec le sein d'une fille
je lessive l'amour
l'agent orange (p. 32)

Le morbide au menu

Et que dire de ce *Diable est aux vaches* d'Hélène Monette sans répéter, et pour d'autres raisons, une partie de ce que je viens de dire à propos de Jean-Sébastien Huot. Voici un recueil d'une telle morbidité dépressive qu'il se complaît au milieu du malheur ou de la déprime, qu'il se satisfait d'une fatigue ontologique, qu'il se trame sous une suave dévotion aux pensées les plus noires à propos des plus noirs moments ordinaires. Bref, si «le diable est aux vaches», on se demande bien avec quelle énergie, tant tout ce qui est dit ici tient d'une dépréciation forcenée. Et ce disant, je sais le risque que j'encours puisque s'attaquer à ce livre peut laisser entendre qu'on s'en prend à la «juste cause» de son propos qui est la condition des femmes dans la vie la plus ordinaire, le travail et le quotidien, les amours difficiles et les peines les plus claires. Mais voilà, encore faut-il avoir «une manière» de dire cette réalité qui sorte des sentiers battus. Et ici, non, je ne vois pas ce qui se ravive, ce qui se transcende, ce qui fait de ces textes des objets de langage. Que faire de ces litanies convenues et banales du long texte intitulé «Horaire»? Est-ce nouveau de quelque manière de lire (et je n'en retiens que le tout début) : *«Aller aux toilettes / fumer une cigarette / faire bouillir de l'eau / fumer une cigarette»* (p. 29), et ainsi de suite ? Bien sûr, me dira-t-on, c'est encore le sort de bien des femmes, mais tout ce propos a été dit de bien meilleures façons, en des langages infiniment plus renouvelants, plus incisifs. Le fatalisme est poussé ici à l'extrême, avec une complaisance qui étonne :

tant qu'à vivre d'abus et d'eau plate
c'est vrai
autant être réellement et complètement coupable
d'à peu près n'importe quelle tuile
qui nous tombe sur la tête (p. 59)

Peut-être ai-je tort, mais cette façon de faire ne m'a pas convaincu. Bien sûr, parfois, comme dans tous les livres, des moments de tendresse ou des expressions heureuses, mais dans l'ensemble, là aussi, un convenu de *bon ton, attendu* (car il existe aussi un code de l'écriture révoltée, une manière de dire les choses qui soit *orthodoxe* par sa virulence), et c'est un peu ce à quoi nous convie Hélène Monette avec ses petits «Diables» qui ne font pas beaucoup de bruit.

Kid kodak

Paule Doyon nous offre un recueil de 48 textes comme autant de photographies de mémoire ou d'émotion. Puis elle écrit-décrit ses photographies intérieures. Comme dans tous les cas de cette nature, sur son rouleau de 48 poses, eh bien ! elle en a raté quelques-unes et réussi d'autres. Cette contrainte donne une structure assez mince, chaque texte semblant isolé, devant se suffire à lui-même, limité par sa forme comme par son propos. Ainsi dans le «Cliché 24. (Même heure)» :

Pommes, oranges, prunes,
Venez que je vous mange !
Je suis l'Obésité, et je m'en vais...
suivre un régime.
Amandes. Sucre.
Et aussi farine.
Œufs ou mille mystères.
Gâteaux ! Tartes ! Meringues !
Oh ! que je m'arrête ! (p. 32)

Ouais ! Bon ! C'est ça ! C'est bien difficile d'ajouter quelque chose après un pareil texte ! Car ÇA vous a un ton, mais un ton... comment dire... Non, pourquoi ne pas aller voir le texte suivant, «Cliché 25. (Pourquoi pas une autre)» ?

Le ciel reste dehors
Un oiseau frappe d'une aile
contre la vitre.
Appelle le pain. Encore. (p. 33)

Tout de même, il ne faut pas capituler malgré certaines innommables niaiseries (voir le «Cliché 26» où l'auteure reçoit ses amies !!!), car parfois la tendresse d'un lieu ou la force d'une image font qu'on s'y arrête : *«L'homme est une machine / aux yeux morts. / Malgré les sifflements anormaux / de ses cendres.»* («Cliché 14. (Heure imprécise)») ; *«Là où pousse la mer / chaque pierre tient un oiseau»* («Cliché 32. (Avec flash)»). Une influence japonaise aussi dans cette façon de prendre les choses de la nature et de les percer à vif, rapidement, en un clignement de l'œil ; sinon, souvent, un petit côté écolo-naïf qui fait sourire. Au mieux, nous aurons une poésie un peu fragile, très tendre qui parle trop souvent de nuages et d'oiseaux, de beau temps et de bons sentiments, comme ici dans le «Cliché 38. (Même ouverture, mais temps de pose 1/15)» : *«La forêt s'est noyée / seul le bruit des feuilles / caresse le vent.»* Jolie, cette poésie a parfois des accents étranges et confondants comme dans le «Cliché 34. (Photo retrouvée de l'Abitibi)» : *«Souches comme des îles tristes / Grand désert d'eau / que broutent les bois morts / Chant de mousse de mes mots.»* (p. 42) Voilà donc un recueil hétéroclite, décousu, qui ne peut se prendre qu'à la pièce. Ainsi, tout ce recueil me semble bien faible, mais avec quelques fulgurances, quelques «clichés» qui se dépassent eux-mêmes.

Oh ! religion

Je m'en voudrais de passer sous silence un recueil catholique, ce qui est très rare dans les lettres actuelles. Il s'agit de *La joie blessée* de Jacques Gauthier. J'ai compris que l'éditeur Bernard Pozier l'ait publié, lui qui a écrit un recueil consacré à notre sport national, quand j'ai lu dans «Les poètes frileux» :

J'aime m'égarer dans ma sueur
comme un hockeyeur qui revient au jeu
avec dix-huit points de suture sur la joue (p. 18)

Dans l'ensemble, il s'agit d'un recueil qui situe la pensée très haut, qui fait de la poésie un prétexte à une réconciliation morale avec le monde. Ce n'est pas sans intérêt, et malgré ses accents surannés, c'est fort bien écrit, surtout quand on a *«dessiné un pays d'âme / comme on dessine un oiseau»* («L'indicible», p. 53). En fait, par des images là aussi convenues, le poète tente de parler du monde en utilisant un ton narratif toujours près du cliché, sorte d'emphase sentimentale au mal-être.